

Jean- Baptiste Lamarck

Article "IMAGINATION"
NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE,
appliquée aux arts, à l'agriculture,
à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.
Par une société de naturalistes et d'agriculteurs.
Volume 16, p 126-132

1817

Réalisation :
Pôle HSTL du CRHST, 2001
Unité Mixte de Recherche CNRS / Cité des sciences et de l'industrie, Paris
<http://www.crhst.cnrs.fr>

Ouvrage numérisé à partir de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque centrale du
Muséum national d'histoire naturelle
cote Y1 3026 -- 16

Numérisation : Claudia Zudini, Raphaël Bange
sous la direction de Pietro Corsi
pour <http://www.lamarck.net>

Réalisé dans le cadre du portail Internet *Hist-Sciences-Tech* :

>> HistSciences >
>> Tech >

[Article précédent non reproduit]

IMAGINATION. Mot par lequel on désigne une des plus belles facultés que l'homme puisse acquérir ; celle d'inventer, d'imaginer, c'est-à-dire, de former arbitrairement, avec des idées acquises, des idées nouvelles d'un autre ordre que celles qui proviennent de ses jugemens et de ses raisonnemens ordinaires.

En rendant à la fois plusieurs idées présentes à notre esprit, nous les mettons en comparaison, nous en obtenons une idée nouvelle à laquelle nous donnons les noms de *conséquence*, de *jugement* ; et l'on sait que des séries de conséquences constituent nos raisonnemens, et que chaque raisonnement amène une

conséquence générale relativement aux objets considérés. Or, ce n'est point de ces opérations de notre esprit dont il est ici question ; mais de celles qui consistent à former, avec des idées acquises rendues présentes à notre pensée, des idées nouvelles qui ne sont pas des conséquences directes de celles employées, et qui sont, au contraire, ou de nouveaux rapports trouvés entre ces idées, ou des transformations opérées parmi elles par l'*imagination*.

Quoique souvent peu facile à saisir et à limiter, on sent qu'il y a une distinction à faire entre la faculté d'invention et celle plus éminente encore qui constitue réellement l'*imagination*.

Inventer, c'est trouver des moyens nouveaux de faire ou d'exécuter quelque chose. La faculté d'invention se bornant à la recherche de nouveaux rapports entre les objets considérés, peut se concentrer dans un ordre particulier d'idées, et l'individu qui la possède, peut y exceller sans être doué d'une grande *imagination*. Cette faculté ne s'appliquant guère qu'à des objets qui nous sont directement utiles, comme aux arts industriels, aux arts mécaniques, etc., il suffit, pour l'obtenir, d'être très-fécond en idées qui concernent l'ordre de celles auxquelles on s'est adonné, et de s'être exercé à les rendre facilement présentes à son esprit. Mais un individu, très- [très-fertile]

fertile en inventions dans l'ordre particulier d'objets à l'étude desquels il s'est habituellement livré, peut n'avoir pas assez d'imagination pour se distinguer d'une manière éminente dans quelqu'un des arts libéraux, pour composer, soit un poème riche en idées et en figures diverses, convenablement employées, soit un morceau d'excellente musique, soit un tableau bien pensé et bien exécuté. En effet, à part du talent d'exécution, sans une *imagination* vaste et féconde, dirigée par un goût épuré, les productions de ces ordres sont sans vie, pour ainsi dire, et sans intérêt.

L'*imagination*, plus rare encore que la faculté d'invention, parce qu'elle est moins bornée, exige, effectivement, beaucoup plus pour être de quelque valeur. Elle nécessite une abondance et une grande généralité d'idées diverses, un tact et un goût sûr formés par la comparaison de tout ce qui a été produit de beau par le génie, et surtout l'habitude de rassembler les idées acquises, de les rendre présentes à l'esprit, et de s'exercer à en faire des combinaisons différentes, des contrastes, des transformations même, qui amènent, presque sans limites, des idées nouvelles.

Imaginer, c'est former des images : or, j'ai fait voir que toute idée constitue nécessairement une image qui se fixe en s'imprimant dans notre

organe ; sa conservation dans cet organe atteste effectivement qu'il en est ainsi. On sait que, lorsqu'on *imagine*, comme lorsqu'on juge, on produit chaque fois une idée nouvelle ; conséquemment on donne lieu à la formation d'une nouvelle image qui s'imprime aussitôt dans l'organe. On a donc eu depuis long-temps le sentiment de ce fait, puisque les mots *imaginer* et *imagination* ne sont pas nouveaux dans notre langage.

Ainsi, l'*imagination* est cette faculté créatrice d'idées nouvelles, que l'organe de l'intelligence, à l'aide des pensées qu'il exécute, parvient à acquérir, lorsqu'il contient beaucoup d'idées, qu'il est exercé à les rendre présentes à l'esprit, et que celui-ci, au lieu de chercher à en obtenir des conséquences, les modifie arbitrairement pour en former de nouvelles à son gré.

Cette faculté plait, en général, à l'esprit de l'homme ; lui offre un refuge dans sa pensée, dans ses illusions même, lorsque les peines inséparables de la vie le tourmentent ou l'accablent, et amène les plus beaux produits lorsque ses actes sont dirigés par le goût et avec un discernement convenable. On l'a considérée mal à propos comme sans limites, parce qu'on ne l'a point approfondie, qu'on n'en a connu ni la nature, ni les moyens qu'elle est obligée d'employer et qui la bornent.

Les idées acquises par la voie de la sensation, ainsi que celles qui en proviennent, sont les uniques matériaux des actes de l'*imagination*. Elle les emploie arbitrairement, comme je l'ai dit, pour en former des idées nouvelles ; mais elle ne peut employer que celles-là : hors de là, elle est absolument sans pouvoir.

« Effectivement, que l'on considère toutes les idées produites par l'*imagination* de l'homme, on verra que les unes, et c'est le plus grand nombre, retrouvent leurs modèles dans les idées simples qu'il a pu se faire à la suite des sensations qu'il a éprouvées, ou dans les idées complexes qu'il s'est faites avec les idées simples, et que les autres prennent leur source dans le contraste ou l'opposition des idées simples et des idées complexes qu'il avoit acquises.»

« L'homme ne pouvant se former aucune idée solide que des objets ou que d'après des objets qui sont dans la nature (et qui ont pu frapper ses sens), son intelligence eût été bornée à l'effectuation de ce seul genre d'idées, si elle n'eût eu la faculté de prendre ces mêmes idées ou pour modèle, ou pour contraste, afin de s'en former d'un autre genre. »

« C'est ainsi que l'homme a pris le contraste ou l'opposé de ses idées simples acquises par la sensation ou de ses idées complexes (qu'il a

obtenues des premières), lorsque, s'étant fait une idée du fini, il a imaginé l'*infini* ; lorsque, ayant conçu l'idée d'une durée limitée, il a imaginé l'*éternité*, c'est-à-dire, une durée sans limites ; lorsque s'étant formé l'idée d'un corps ou de la matière, il a imaginé l'*esprit* ou un être immatériel, etc., etc. : *Philosophie zoologique*, vol. 2, pag. 413 et suiv. »

Hors de l'emploi des oppositions ou des contrastes pris à l'égard d'idées acquises, tout produit de l'*imagination* montrera toujours le modèle employé dans des idées qui proviennent de la sensation, soit directement, soit indirectement.

Qu'un poète, pour la commodité de ses fictions, *imagine* un griffon ou un hippogriffe, que peut-il nous présenter, sinon un animal auquel il donne arbitrairement des parties ou des traits de divers animaux connus, afin d'attribuer à l'être fabuleux qu'il compose, des facultés favorables à son histoire ! Si l'on a voulu déterminer les peines réservées aux méchants après leur mort, comment l'a-t-on fait, si ce n'est en citant les causes de tourment et de douleur que la sensation a fait connoître ! Si nous examinons les différentes mythologies, les ingénieuses fictions des poètes, les romans féériques, enfin les contes et les fables inventés pour notre amusement ou notre délassement, et dans lesquels les au- [auteurs]

teurs, s'affranchissant de la considération de ce qui est possible, ont créé tout ce qu'ils ont pu imaginer ; qu'y verrons-nous, sinon, partout, l'emploi d'idées qui retrouvent leurs modèles dans celles que nous nous sommes procurées par la sensation, et jamais d'autres ? Que de citations je pourrais faire à l'égard des produits de l'*imagination* de l'homme, si je voulois montrer que partout où il a voulu créer des idées quelconques, ses matériaux ont toujours été des idées déjà acquises directement ou indirectement par la sensation, idées qui ont été les modèles de toutes celles qu'il a imaginées !

Il me semble voir un enfant, au milieu d'une quantité considérable de poupées et de joujous différens, occupé à les démembrer pour en composer un de toutes pièces, selon sa fantaisie. Quelque bizarre que soit sa composition, ce ne sera toujours qu'avec les objets à sa disposition qu'elle sera formée, et jamais autrement.

Ainsi, quoique les idées acquises par la voie de la sensation, présentent à l'esprit de l'homme des combinaisons presque infinies, ce sont uniquement ces idées qui sont les matériaux des actes de son *imagination*. C'est absolument là que se borne le domaine de la belle faculté qu'il peut posséder, et que beaucoup d'hommes illustres ont fait valoir si éminemment.

C'est à son *imagination* que l'homme doit ce champ des fictions et des illusions de tout genre, qui est si fertile en idées agréables ; champ dans lequel sa pensée se complaît si généralement, et dont j'ai parlé dans *l'Histoire naturelle des Animaux sans vertèbres* (vol. 1, pag. 336), en l'opposant à celui des *réalités*.

Dans ce *champ des fictions*, vaste domaine de l'*imagination humaine*, la pensée de l'homme se plaît à s'enfoncer, à s'égarer même, quoique rien n'y soit soumis à son observation, et qu'elle n'y puisse rien constater ; mais elle y crée arbitrairement et sans contrainte, tout ce qui peut l'intéresser, la charmer ou la flatter. Elle y parvient, comme je l'ai dit, en combinant, modifiant, transformant même les idées que les objets du champ des réalités lui ont fait acquérir.

C'est, effectivement, un fait singulier et auquel il paroît que personne n'a encore pensé ; savoir : que l'*imagination* de l'homme ne sauroit créer une seule idée qui ne prenne sa source dans celles qu'il s'est procurées par ses sens. Nous l'avons montré plus haut : partout, l'*imagination* de l'homme est assujettie à n'opérer ses combinaisons, ses modifications, ses transformations d'idées que sur des modèles que le champ des réalités lui fournit ; modèles qu'elle change à son gré et

de toute manière, mais sans lesquels elle ne sauroit créer une seule idée quelconque. Voyez la *Philos. zool.*, vol. 2, pag. 412.

Quoique limitée d'une manière absolue, comme je viens de le dire, la pensée de l'homme, tout-à-fait souveraine dans le *champ de l'imagination*, y trouve des charmes qui l'y entraînent sans cesse, s'y forme des illusions qui lui plaisent, la flattent, quelquefois même la dédommagent de tout ce qui l'affecte péniblement ; et, par elle, ce champ est aussi cultivé qu'il puisse l'être.

Parmi les productions de ce champ, la seule peut-être dont l'homme ne puisse se passer, est l'*espérance* : il l'y cultive, en effet, généralement. Ce seroit être son ennemi que de lui ravir ce bien réel, trop souvent le seul dont il jouisse jusqu'à ses derniers momens d'existence.

Il en est bien autrement à l'égard de ce que je nomme le *champ des réalités*. La nature toujours la même ; ses lois constantes et de tous les ordres, qui régissent tous les mouvemens, tous les changemens ; enfin, ses productions de tous les genres, de toutes les sortes, constituent l'immense champ dont il s'agit.

Là, tout est réel et observable, sauf les objets qui, par leur éloignement, leur situation ou leur

état, échappent à nos sens ; là, seulement, l'homme peut recueillir les seules connoissances positives qu'il puisse posséder, tout ce qui peut exister et qui ne fait point partie de ce champ, étant absolument hors de ses moyens ; là, enfin, reconnoissant que la nature n'est qu'un ordre de choses immense, constant, assujetti, et que ses lois sont toujours efficaces, quoique à chaque changement de circonstances, de nouvelles remplacent celles qui régissoient auparavant, en un mot, remarquant qu'il règne partout une harmonie imperturbable, et que ce bel ordre de choses n'est lui-même qu'un objet créé ; sa pensée l'élève alors jusqu'au *Souverain Auteur* de tout ce qui existe, et, mieux que par toute autre voie, l'étude de la nature lui fait connoître la puissance infinie de cet *Être suprême* de qui tout provient.

Quoique le *champ des réalités* soit immense, comme on vient de le voir, quoique ce champ soit le seul qui doive fixer l'attention et les études de l'homme, puisque c'est là seulement qu'il peut recueillir des connoissances solides et utiles pour lui, qu'il peut découvrir des vérités exemptes d'illusions; il le néglige néanmoins, et sa pensée s'y complaît difficilement.

Là, effectivement, nécessairement sujette et soumise ; là, bornée à l'observation et à l'étude des faits et des objets ; là, encore, ne pouvant rien créer, rien changer, mais seule- [seulement]

ment reconnoître ; la pensée de l'homme ne pénètre dans ce champ que parce qu'il peut seul fournir à ce dernier ce qui est utile à sa conservation, à sa commodité ou à ses agrémens, en un mot, à tous ses besoins physiques. Il en résulte que ce même champ est, en général, bien moins cultivé que celui de l'*imagination*, et qu'il ne l'est que par un petit nombre d'hommes qui, la plupart, y laissent même en friche les plus belles de ses parties. (*Voyez, pag. 335 du le vol. de l'Histoire naturelle des Animaux sans vertèbres, quelques autres détails sur le champ des réalités.*)

Sans doute, l'imagination de l'homme est une de ses plus belles facultés ; mais comme elle est susceptible de degrés différens, à raison de l'état des idées et des connoissances des individus qui sont parvenus à l'obtenir, qu'elle est à peu près nulle dans ceux qui ne possèdent qu'un petit cercle d'idées ou qui n'en ont guère que dans un ordre particulier ; cette belle faculté n'a réellement de valeur que lorsqu'elle est acquise dans un degré un peu éminent. Aussi, dans ses degrés les plus relevés, est-elle extrêmement rare, et les productions de ceux qui la possèdent font le charme des hommes en état de les apprécier, de les goûter.

Cependant, si l'*imagination*, considérée dans ses degrés les plus relevés, offre un intérêt si

grand, cet intérêt néanmoins se borne aux agrémens, aux jouissances que l'homme peut y rencontrer, aux dédommagemens qu'il peut y trouver dans les maux qui l'assiègent : sous ce point de vue, il doit la cultiver.

Mais cet intérêt est bien plus grand à l'égard de l'*étude de la nature* : voilà ce qu'il lui importe de considérer. Tout ici lui devient nécessaire ; car les connoissances qu'il y puisera lui seront essentielles non-seulement pour sa conservation (et cette considération est bien pressante) ; mais, en outre, pour ses besoins de tout genre, et surtout pour sa conduite dans ses relations avec ses semblables. Ce n'est assurément qu'à l'aide de cette étude qu'il peut parvenir à se connoître lui-même, à saisir les causes des actions des individus de son espèce, selon leur situation et leur état dans la société, selon les moyens qu'ils possèdent, à raison des circonstances où ils se sont rencontrés, etc., etc. Oui, je ne crains pas de l'avancer : la connoissance *de la nature*, de ses lois dans chaque cas particulier, est, de toutes les sciences, la première, la plus utile, la plus importante même pour l'homme. Toutes les autres sciences en dérivent, et n'en sont que des branches qu'il a fallu isoler pour les étudier séparément. On sent bien que je ne borne pas cette connoissance à cet *art des distinctions* dont j'ai tant parlé, à cette nomenclature interminable

et si changeante des objets observés, quoique, pour bien des personnes, les distinctions et la nomenclature dont il s'agit, constituent toute l'*Histoire naturelle*.

Ne voulant pas m'écarter de mon sujet, je mettrai ici un terme à tout ce qui se présente à ma pensée. Je crois avoir donné une idée juste de l'*imagination*, et avoir fait sentir l'intérêt de cette belle faculté de l'homme, quoique assurément bien rare, lorsqu'il s'agit de ses degrés les plus éminens ; mais aussi je crois avoir montré que sa culture est fort inférieure en importance à celle de l'étude de la nature. V. l'article IDÉE.